

Chapitre 14

LA LANGUE

Au-delà des mots,
traduire l'intraduisible



Les langues sont-elles de simples instruments de communication? Quelle est l'influence de l'architecture de nos langues sur nos modes de pensée et nos comportements? Un mot est-il forcément traduit une fois qu'il est traduit? Suffit-il de parler formellement la même langue pour se comprendre? Autant de questions parmi bien d'autres qui placent le thème de la langue parmi les principaux facteurs de malentendus que l'on peut identifier dans les relations internationales, interprofessionnelles ou même intergénérationnelles, et qui auraient pu aussi bien, tant elles sont transversales, trouver place en tête de cet ouvrage.

Notre langue façonne-t-elle notre manière de penser, d'être et d'agir?

C'est l'une des questions centrales de ce chapitre, qui nous ramène, une fois encore, mais de manière différente, au fameux débat entre « universalisme » et « relativisme ».

Certains « universalistes » de la langue, comme Noam Chomsky, estiment qu'il existe des structures profondes du langage, antérieures à toute culture, des lois universelles, que l'on peut confirmer, par exemple, par la présence dans toutes les langues de phrases affirmatives, négatives ou interrogatives. Il s'agit donc pour eux d'orienter la réflexion vers la recherche des universaux de langues et de pensée, et non sur les différences. Il existerait une sorte de grammaire universellement répandue, inconsciente, génétiquement déterminée par les structures neuroniques; l'homogénéité de la structure des langues serait liée à l'homogénéité biologique du genre humain. Les difficultés de la traduction, selon Chomsky, sont alors loin d'être insurmontables. « Les structures [du langage] sont universelles selon une nécessité biologique et pas seulement un accident historique. Elles découlent des caractéristiques mentales de l'espèce². »

À l'opposé, on trouve les tenants d'un certain *relativisme linguistique*, qui, sans nier pour autant l'existence de quelques règles grammaticales communes, insistent sur le fait que chaque langage a sa manière propre de découper la réalité, et que toute comparaison des langues, toute tentative pour leur trouver un fond commun est vaine. Les champions de cette théorie furent notamment l'anthropologue-linguiste Edward Sapir et l'ingénieur Benjamin Whorf. La fameuse « hypothèse Sapir-Whorf » stipule que « le langage est un guide de la réalité sociale³ », que « derrière les formes lexicales et grammaticales, il existe des formes de pensée plus ou moins inconscientes [...] et que les cultures humaines sont directement influencées par les infrastructures des langues dans lesquelles elles

2. Noam Chomsky, *Structures syntaxiques*, Paris, Seuil, 1979.

3. Edward Sapir, *Linguistique*, Paris, Éditions de Minuit, 1971.

s'expriment⁴». En d'autres termes, l'univers mental de chaque peuple s'exprime dans sa langue, laquelle influence à son tour sa vision du monde, sa manière de raisonner et de travailler. En 1966, Edward Hall, formulait cette idée à sa manière: «Le langage est beaucoup plus qu'un simple moyen d'expression de la pensée; il constitue en fait un élément majeur dans la formation de la pensée. [...] La perception même que l'homme a du monde environnant est programmée par la langue qu'il parle [...] Aucune croyance, aucun système philosophique ne saurait dès lors être envisagé sans référence à la langue⁵.»

Le langage aurait donc un pouvoir, celui de «faire voir et de faire croire, de confirmer ou de transformer la vision du monde, et par là, l'action sur le monde, donc le monde⁶».

Les témoignages que nous avons recueillis et les éléments de notre propre expérience nous font plutôt pencher pour cette dernière vision du rôle de la langue, à la fois reflet et producteur des cultures. Jacques Lacan va d'ailleurs encore plus loin en estimant que l'homme lui-même est un produit du langage et qu'il en est le «serf». Toute l'orientation moderne de la philosophie met en avant l'idée que la vision du monde n'est pas un simple enregistrement passif d'une réalité mais une construction active de l'esprit, qui s'exprime dans le langage: celui-ci, affirment J.-R. Ladmiral et E.-M. Lipianski, «ne se contente pas de traduire une réalité préexistante, il est le champ où cette réalité se constitue⁷».

La connaissance des caractéristiques des langues maternelles de nos interlocuteurs – et de la nôtre – se révèle donc essentielle pour décrypter certains des malentendus auxquels nous nous heurtons dans la relation interculturelle. D'où l'importance pour l'expatrié d'un dialogue constant avec les médiateurs linguistiques qu'il peut trouver sur place, personnes bilingues, traducteurs, interprètes. L'apprentissage de rudiments de la langue de l'autre (même s'il parle notre langue ou si nous manions tous deux une même langue pivot) se révèle par ailleurs toujours utile non seulement pour nous introduire à des éléments essentiels de la culture et à des modes de pensée de l'autre, mais aussi parce qu'apprendre une langue, c'est, pour un temps, placer le corpus de savoirs de l'autre avant le nôtre.

Rêver d'une langue unique ou d'une multiplication des langues?

Dans le monde, les langues sont infiniment diverses. Selon les estimations, leur nombre varierait entre 4000 et 6000 (la plus parlée étant le chinois). Selon J.-F. Dortier, on compte «410 langues au Nigeria, 380

4. Nicolas Journet, in *Le Langage. nature, histoire et usage*, Éditions Sciences humaines, 2001.

5. Edward T. Hall, *La Dimension cachée...*, op. cit.

6. Citation de P. Bourdieu in *La Communication interculturelle*, Paris, Armand Colin, 1989.

7. J.-R. Ladmiral, E.-M. Lipianski, *La Communication interculturelle*, Paris, Armand Colin, 1989.

en Inde, 200 au Cameroun, en Australie ou au Brésil; la palme revient à la Papouasie-Nouvelle-Guinée avec 850, et à l'Indonésie avec 670⁸». Pour autant, l'existence de beaucoup de ces langues est loin d'être assurée. Depuis deux siècles, elles disparaissent massivement: certains experts estiment que 25 langues meurent chaque année, bien moins d'ailleurs du fait de la mondialisation que de celui de la construction des États-nations, de la mise en avant des langues nationales officielles, de la domination croissante de la norme écrite, et de l'entonnoir linguistique des médias dans chaque pays. Autre phénomène massif, la montée en puissance de quelques langues véhiculaires communes, ou « langues pivot », permettant de communiquer plus largement dans le monde. Selon David Bellos⁹, il suffirait de connaître 9 langues pour être capables de parler, au moins de manière basique, avec près de 5 milliards d'individus, c'est-à-dire la grande majorité de la population de la planète! Le tableau suivant proposé par Michel Malherbe¹⁰, même s'il date un peu (1995), permet d'arriver à conclusion relativement proche.

Langue	Langue maternelle (en millions de locuteurs)	2 ^e langue de communication	Total
Mandarin	800	200	1 000
Anglais	350	250	600
Hindi/ourdou	350	100	450
Espagnol	315	15	330
Russe	165	120	285
Indonésien/malais	50	140	190
Portugais	160	20	180
Arabe	140	30	170

8. J.-F. Dortier (dir.), *Le Langage. nature, histoire et usage*, op. cit.

9. David Bellos, *Le Poisson et le bananier. Une histoire fabuleuse de la traduction*, Paris, Flammarion 2012.

10. Michel Malherbe, *Les Langages de l'humanité*, Paris, Robert Laffont, 1995.

(Tableau suite)

Langue	Langue maternelle (en millions de locuteurs)	2 ^e langue de communication	Total
Bengali	170		170
Français	75	60	135
Japonais	125		125
Allemand	90	10	100

La diversité des langues est-elle avant tout un obstacle à la communication, ou est-elle surtout, comme le suggère le vieux mythe de Babel, une chance, une source d'enrichissement mutuel? Sur ce point, Heinz Wisman est catégorique: «L'effet Babel, estime-t-il, est ce qu'il y a de plus productif dans l'histoire humaine¹¹.»

Reconsidérer le mythe de Babel

« Que s'est-il passé à Babel? Probablement qu'un peuple, sous l'impulsion de son chef Nemrod, un guerrier violent, a réussi à imposer sa domination sur ses voisins, et a mis en place un régime fort qui imposait une pensée unique, donc inévitablement aussi un langage appauvri. [...] Contrairement à ce qu'on a retenu du texte, Dieu ne se fâche pas. Il n'y a pas de coup de colère, ni de coup de poing qui écraserait la tour. [...] Dans ce récit, l'intervention divine consiste à remettre en quelque sorte l'humanité sur ses rails en la ramenant à sa finalité, qui est une finalité de diversification et d'enrichissement. D'où la dispersion des langues consécutive à Babel: une dispersion qui n'est pas du tout le signe négatif d'une malédiction, mais qui, au contraire, représente une chance retrouvée.

Cela contraste [...] avec le fantasme de la langue unique (et sans doute parfaite) que l'humanité n'a jamais arrêté de poursuivre [...] où chaque mot serait l'exact décalque de la chose ou de l'idée qu'il vise.* »

* Entretien avec François Ost réalisé par Nicole Bary, « La traduction et le multilinguisme », *Études*, 2012/12

11. Heinz Wisman, *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, 1992.

De fait, la diversité des langues et des modes d'écritures dans un pays est le reflet de son histoire politique, le témoin de sa volonté d'unité, de l'affirmation de son identité. Le choix d'une langue nationale constitue parfois des facteurs d'unification, souvent largement imposée, autour d'un pouvoir et d'une identité commune.

La langue et l'écriture, instruments d'unification et de pouvoir en Chine

Le *putonghua* est la langue nationale, au service de l'unité du pouvoir. [...] C'est après le mouvement du 4 mai 1919 qu'il a été décidé de l'adoption d'une langue nationale (*guoyu*) ou "langue commune", le *putonghua*. Le dialecte de Pékin a été choisi pour des raisons politiques [...]. Dans les années 1950, une commission pour l'unification de la langue et de l'écriture a été créée pour déterminer une langue commune à tous les Chinois. À tort en Occident, on l'appelle le mandarin (*guanhua*). Avec les 55 minorités reconnues, il y aurait plus de 80 langues parlées en République populaire de Chine. Ainsi, l'usage d'une « langue commune » obligatoire dans les médias, les écoles et les universités masque une réalité linguistique très variée, une mosaïque de langues parlées, comprise dans une aire linguistique déterminée qui est autant un trait linguistique qu'un espace de liberté.

Bernard Fernandez et Zheng Lihua, « Culture et gestion en Chine », in E. Davel, J.-P. Dupuis et J.-F. Chanlat (dir.), *Gestion en contexte interculturel...*, op. cit.

Les caractères chinois représentent la plus haute des barrières linguistiques que puissent rencontrer non seulement un Américain ou un Européen, mais aussi bien un Asiatique d'un autre monde culturel, ils forment entre les nations sinisées le pont de communication le plus précieux que les hommes aient jamais inventé.

Léon Vandermeersch, *Le Nouveau Monde sinisé*, Paris, You Feng, 2004.

De même, le choix d'un système d'écriture est souvent un acte politique majeur qui porte en lui une volonté de se démarquer d'une puissance voisine, une affirmation identitaire, ou une marche vers la modernité. Parmi les exemples que l'on peut citer :

- la latinisation de l'écriture vietnamienne, qui utilisait auparavant les caractères chinois, moyen de se démarquer de la domination séculaire de la Chine ;
- le remplacement en 1928 de l'écriture arabe par l'écriture latine à l'initiative d'Atatürk, fondateur de la république turque et désireux de se rapprocher de l'Occident ;
- l'importance identitaire très forte du choix entre écriture latine et écriture cyrillique dans les républiques de l'ex-Yougoslavie (caractères cyrilliques en Serbie vs. caractères latins en Croatie par



exemple), importance que l'on trouve également dans d'autres pays d'Europe orientale comme la Bulgarie (voir encadré).

L'écriture cyrillique et les « nations fraternelles »

« L'écriture cyrillique n'est pas seulement un symbole de la nationalité bulgare mais constitue aussi une perception de "nations fraternelles" pour ceux qui l'utilisent. Pour les Bulgares, la langue et les lettres cyrilliques sont un moyen de représenter leur histoire et leur passé, un vrai symbole de leurs racines slaves. Le pays n'existait pas pendant cinq cents ans parce qu'il faisait partie de l'Empire ottoman et c'est la langue et l'écriture qui ont préservé la culture et l'identité bulgare. Pendant la Renaissance bulgare au XIX^e siècle, les Bulgares ont investi dans le développement des écoles où les jeunes apprenaient à écrire en bulgare. Sans cela, les Bulgares auraient disparu dans le mélange des cultures différentes qui composaient l'Empire ottoman. La langue et le type d'écriture ne sont pas seulement une fondation identitaire mais aussi un symbole de fraternité entre les nations slaves. »

Étudiante bulgare, Sciences Po, 2013.

CONTEXTUALISER

QUESTION 111. DE QUOI UNE LANGUE EST-ELLE FAITE ? SÉMANTIQUE, MORPHOLOGIE, SYNTAXE...

Une langue n'est pas une simple juxtaposition de mots, venant les uns après les autres et indépendants les uns des autres. La plupart des langues sont en effet construites suivant un style, une architecture et un système grammatical plus ou moins sophistiqués et souvent très différents.

La langue, au-delà des mots

Une langue est une composition complexe comprenant mille et un ingrédients :

- un *système verbal*, recourant ou non aux conjugaisons, aux auxiliaires, avec, ou non, des formes passées ou futures ;
- un *système pronominal* privilégiant ou non, selon les langues, le possessif, l'usage du « je », amenant dans certains cas différentes manières, différents mots, pour énoncer le « nous », etc. ;
- un *système d'attribution de nombre* (singulier, pluriel, duel...) et de *genre grammatical* (masculin, féminin, neutre...);
- un *système morphologique*, qui concerne la composition même des mots, plus ou moins complexe suivant les langues ;
- une *sémantique* : ce que les mots veulent dire ;
- une *syntaxe*, qui commande la manière dont les mots se structurent et s'organisent les uns par rapport aux autres, avec notamment des différences dans l'ordre d'entrée en scène du sujet, du verbe, et de l'objet ;
- une *écriture*, et un *système phonétique* – ensemble de sons, variations de la voix, etc. – qui peut être source d'équivoque entre locuteurs de langues différentes.

QUESTION 112. QUEL EST LE « PAYSAGE LINGUISTIQUE » DANS LES ZONES OÙ NOUS TRAVAILLONS (LANGUES MATERNELLES, LOCALES, OFFICIELLES, LANGUES PIVOT...)?

Dans l'esprit de la plupart d'entre nous, le « paysage linguistique » de chacun, ici comme ailleurs, se résume à un schéma simple : on parle sa langue maternelle, et, éventuellement, une ou deux langues étrangères plus ou moins bien acquises à l'école, un point c'est tout.

Or la réalité est nettement plus complexe – et plus riche – en dehors de nos aires culturelles habituelles.

Dans de nombreux pays, nos interlocuteurs parlent parfois couramment plusieurs langues locales et une ou plusieurs langues officielles nationales : un commerçant éthiopien assez éduqué et installé à Addis-Abeba va parler sa langue maternelle (le guraghé, le wollaytigna...), peut-être une autre langue locale si l'un de ses parents ou son conjoint est d'une autre ethnie, il parlera l'amharique, langue véhiculaire du pays, l'anglais dans lequel il a fait une partie de ses études secondaires, et vraisemblablement une ou deux des autres langues principales du pays comme l'oromigna ou le tigrigna. On retrouve aussi cette incroyable diversité en Inde.

L'Inde, un pays qui ne connaît pas le monolinguisme...

Le sous-continent indien abrite depuis longtemps de nombreux peuples parlant une grande variété de langues. Et pourtant, il n'existe pas en Inde de tradition de la traduction. Jusqu'à une époque récente, entre l'ourdou, l'hindi, le kannada, le tamoul, le marathi..., rien n'était jamais traduit directement. Or les communautés concernées vivent côte à côte depuis des siècles dans un continent à la population très dense. Comment y sont-elles parvenues ? En apprenant d'autres langues ! Aujourd'hui comme hier, peu d'habitants du sous-continent s'en tiennent au monolinguisme ; traditionnellement, les citoyens indiens parlent trois, quatre ou cinq langues.

David Bellos, *Le Poisson et le bananier. Une histoire fabuleuse de la traduction*, Paris, Flammarion, 2012.

Dans cette diversité de langue, quelle place accorder à la langue « maternelle » ou « native » ? Cette langue intervient en nette antériorité dans la formation de nos réflexes, et détermine profondément nos modes de pensée. Elle porte une dimension émotive forte et contient, dans toute sa complexité, la plupart des nuances qui nous aident à penser et à convaincre. Toutefois, il convient de noter que, l'âge avançant, cette langue n'est pas forcément celle dans laquelle nous nous sentons le plus à l'aise. Chez les immigrés, notamment de deuxième génération, il n'est pas rare que la langue maternelle devienne progressivement la « langue pour la mère », selon l'expression de David Bellos, langue réservée aux échanges avec la génération précédente.

INTERROGER LES REPRÉSENTATIONS ET LES PRATIQUES

« Elle qui est si fière de parler l'anglais couramment, qui le parle en effet couramment, elle ne parle pas la langue, en fait. [...] Ce que je ne comprends pas, ce n'est pas ce qu'ils disent, mais tout ce qu'ils ne disent pas, quand ils parlent. [...] Elle se dit que tous ses avantages intellectuels ont été annulés par son dépaysement... Elle se dit qu'elle a perdu sa vision périphérique : elle voit ce qui se passe devant elle, mais rien du coin de l'œil, ce qu'elle a ici n'est pas la vision d'une femme de son intelligence, c'est une vision aplatie, exclusivement frontale, celle d'une immigrante¹²... »

Ce que nous évoque ici le romancier Philippe Roth, c'est à quel point parler, écrire, et comprendre vraiment une langue suppose d'en saisir le « génie ». Pour s'approcher de celui-ci, au-delà de l'apprentissage des mots et des règles formelles, il s'agit de s'interroger sur les

12. Philip Roth, *La Tache*, Paris, Gallimard, 2002.

usages et les représentations de cette langue. Et de se demander, en premier lieu, comment l'architecture de nos langues influe sur nos manières de raisonner. Dans quelle mesure par exemple, les règles de grammaire, qui contribuent, selon Michel Malherbe à « fonder la personnalité d'une langue¹³ », commandent-elles nos manières respectives de découper la réalité, nos méthodes de travail ?

En formulant cette question, en avançant l'hypothèse que la réponse est évidemment positive, nous sommes conscients de raisonner avec les outils de notre culture gréco-judéo-chrétienne, qui a une forte tendance à lier langage et pensée, parole et action : la Bible nous rappelle qu'« au commencement était le Verbe (*logos*) », et en grec « *logos* » veut dire à la fois langage et pensée. Nous sommes conscients également des limites de cette hypothèse au regard des différences de comportements de locuteurs d'une même langue : quoiqu'ils parlent tous anglais, les Américains ne travaillent pas comme les Anglais, encore moins comme les Indiens ou les Sud-Africains.

Examinons néanmoins l'influence possible de quelques traits des architectures de nos langues.

QUESTION 113. LA LANGUE ET LE TEMPS : COMMENT EXPRIME-T-ON LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET LE FUTUR ?

En fonction des langues, nous recourons ou non aux conjugaisons des verbes, à l'emploi de formes passées ou de formes futures. Dans certaines langues (le chinois, l'indonésien par exemple), les verbes sont invariables, ne se conjuguant ni au passé ni au futur, les temps étant marqués par l'adjonction, avant ou après le verbe, de particules ou d'auxiliaires. La langue arabe a quant à elle un temps passé, mais elle réunit dans une forme commune (avec des auxiliaires) l'inaccompli, le présent et le futur. Beaucoup de langues ouest-africaines n'ont pas en tant que telles le concept du passé. D'autres langues africaines en revanche, comme le zulu, disposent de conjugaisons différentes selon qu'il s'agisse d'un passé très lointain, assez lointain ou récent.

Certaines langues comme le français, avec ses trois instances très distinctes du passé, du présent et du futur, privilégient la chronologie. D'autres privilégient ce que Michel Malherbe appelle « l'aspect », catégorie verbale qui « exprime un point de vue sur l'accomplissement de l'action considérée. En russe par exemple, les notions de verbe accompli (“perfectif”) ou inaccompli (“imperfectif”), sont fondamentales [...] Dans le premier cas, on considère l'achèvement d'une action ou son résultat. Dans le second cas, l'action se prolonge, c'est-à-dire qu'elle est considérée dans sa durée, ou son déroulement¹⁴ ».

13. Michel Malherbe, *Les Langages de l'humanité*, op. cit.

14. *Ibid.*

Plus complexes encore sont les conjugaisons des verbes de la langue des Indiens navajos comme nous le rappelle Alex Taylor: « On reste perplexe devant la variété de modes tels que les perfectif, imperfectif, progressif, fréquentatif, itératif, optatif, continuatif, duratif, complétif, statif, inceptif, prologatif, onchoatif, sériatif, distributif, crusif et répétitif, pour finir sur le conclusif et même le mode réservatif¹⁵. »

Ainsi la manière dont les formes passées ou futures sont traitées, leur existence ou leur inexistence signent une certaine conception de la progression de la vie et du travail.

QUESTION 114. LA LANGUE ET LES MODES DE RAISONNEMENT : COMMENT COMPOSONS-NOUS LES MOTS ET LES ORGANISONS-NOUS ?

Un premier enjeu est celui de la sémantique : dans quelle mesure, dans chaque langue, les mots sont-ils autonomes ou ne prennent-ils leur sens qu'au contact des autres ?

Le degré d'interdépendance des mots est plus ou moins marqué selon les langues. Il est poussé à l'extrême par exemple, dans la langue chinoise, qui, selon les termes de Joël Bellassen « repose sur des unités de sens [entourées d'un] halo de flou, qui ne se met au net qu'en présence d'une autre unité de sens, d'un autre caractère¹⁶ ». Le chinois est une langue plus inductive que la plupart des autres, partant d'images concrètes pour arriver peu à peu à des éclairages plus généraux.

Deuxième enjeu, celui de la morphologie : comment composons-nous les mots ? La composition des mots est plus ou moins « agglutinante » suivant les langues : certaines – l'anglais – ayant un système de mots plutôt courts, d'autres, comme le turc ou l'amharique (langue éthiopienne) agglutinant autour d'une même racine un luxe de préfixes, de suffixes, d'interfixes permettant la déclinaison des verbes, l'indication du masculin, du féminin, de l'attributif, etc., d'autres enfin, comme l'allemand, accolant des mots que le français sépare.

15. Alex Taylor, *Bouche bée tout ouïe... ou comment tomber amoureux des langues*, Paris, JC Lattès, 2010.

16. Joël Bellassen, *in* *Encres de chine*, *op. cit.*

« Rindfleischetikettierungsüberwachungsaufgabenübertragungsgesetz »

Isoler ou agglutiner les mots ?

Les linguistes distinguent traditionnellement plusieurs « types morphologiques de langues » (en reprenant la classification ébauchée dès le début du XIX^e siècle par Friedrich von Schlegel) :

- les langues « isolantes » (ou « analytiques ») comme le chinois ou le vietnamien sont des langues dans lesquelles les mots sont courts et invariables. C'est l'ordre des mots (par exemple pour l'interrogation) ou l'introduction de mots supplémentaires (par exemple pour le pluriel) qui définit les catégories grammaticales.

- les langues « flexionnelles » sont celles dans lesquelles on part de racines, auxquelles sont accolés des éléments complémentaires (« affixes » comme les suffixes, préfixes, interfices...) qui permettent de préciser le temps (passé, futur...) le possessif, le pluriel, etc. :

- ces langues peuvent être « agglutinantes », lorsque les affixes sont clairement identifiables, séparables les uns des autres. C'est le cas du turc, du finnois ou du swahili : ce qu'on dit ou écrit en 5 mots en français – « celui qui te les lisait (les livres) » – donne seul mot en swahili – *aliyekuvisoma*.

- ou bien elles peuvent être « fusionnelles », lorsque les éléments qui composent le mot ne sont pas facilement identifiables, parce, par exemple, des affixes ont pu fusionner. C'est le cas de la plupart de nos langues « indo-européennes » (germaniques, slaves, grec, latines, indiennes du Nord, etc.)

- les langues polysynthétiques qui ont des mots composés de très nombreux éléments, souvent qualifiés de « mots-phases ». L'inuit en est un exemple : la maison est *iglu*, « dans la maison » devient *iglumi* ; une maison de neige est *igluvigaq* ; « nous sommes dans une jolie petite maison de neige » : *igluvigaqtsirulungmiittgut* (*iglu-vigaq-tsi-rulung-mi-it-tu-gut*).

Cette classification est loin de rendre parfaitement compte des caractéristiques de toutes les langues. Le français est à la fois une langue fusionnelle et agglutinante. L'allemand est une langue flexionnelle, mais dans laquelle la longueur des mots fait penser aux langues polysynthétiques. Un exemple amusant de cela est ce projet de « loi sur le transfert des obligations de surveillance de l'étiquetage de la viande bovine » dont le parlement du land de Mecklembourg-Poméranie occidentale débattit en 1999, et dont l'intitulé en allemand était :

Rindfleischetikettierungsüberwachungsaufgabenübertragungsgesetz !

Troisième enjeu, celui de la *syntaxe* dont Heinz Wismann¹⁷ soutient qu'elle distingue bien plus radicalement les langues que leur lexique : *Comment ordonnons-nous les différents types de mots dans une phrase ?*

17. Heinz Wismann, *Penser entre les langues...*, op. cit.

La place de chaque type de mots dans la phrase (le sujet, le verbe et le complément d'objet) signale bien des priorités différentes dans différentes langues. Dans ce domaine, on distingue notamment :

- les langues à prééminence du sujet, ce qui est le cas du français et de nombreuses langues européennes ;
- les langues à prééminence du thème, comme le chinois ;
- les langues à prééminence du thème comme du sujet, comme le japonais.

Un élément important est notamment la position du verbe : il est en première ligne dans certaines langues arabes et en dernière ligne dans d'autres (allemand, amharique). Dans ce dernier cas, ceci suppose, surtout quand les phrases sont longues, une certaine patience demandée à l'interlocuteur ou au lecteur, puisqu'il faut atteindre (donc attendre) la fin de la phrase pour en comprendre le sens. D'où certaines difficultés de communication !

L'attente du verbe

« Si, au début du XIX^e siècle, Wilhelm von Humboldt finit par renoncer à expliquer Kant aux Français, le vocabulaire n'y est pour rien. C'est l'organisation même de cette pensée, liée à la structure de l'allemand, qui passe mal dans des têtes construites sur la langue de Molière. De même, comme le constate Madame de Staël, l'art français de la conversation, où chacun peut terminer à son gré la phrase entamée par l'autre, semble impraticable en allemand. Ce n'est pas une affaire de mœurs, c'est parce qu'en allemand, pour savoir ce qui est dit... on doit attendre le verbe, qui vient en fin de phrase. »

Roger-Pol Droit, « Naviguer d'une langue à une autre », *Le Monde*, 16 novembre 2012.

Notons que cet ordre des mots est lui-même plus ou moins déterminant dans la compréhension d'une phrase selon les langues : il est essentiel dans la très grande majorité des langues (dans toutes les langues flexionnelles), il l'est moins dans les langues isolantes (le chinois) où la lecture est moins séquentielle et plus globale.

QUESTION 115. LA LANGUE ET L'IDENTITÉ : QUELLE PLACE LA LANGUE DONNE-T-ELLE À SOI ET AUX AUTRES ?

L'existence et la place du sujet dans la phrase sont un révélateur important de la plus ou moins grande importance accordée à l'individu. Certaines langues (correspondant à des cultures plutôt portées vers l'individualisme) usent et abusent du sujet tandis que d'autres ne l'utilisent même pas : un Anglais dira ou écrira *I brought my book with me*, mais pour un Japonais « livre apporté » suffira, ou pour un Brésilien *trouxe o livro* (ai apporté le livre)... Autre exemple : lorsqu'un Américain qui a traversé toute la journée un désert sans voir personne

va finir par s'asseoir et va dire ou penser *I feel lonesome*, un Japonais se contentera de dire *shabishii*, identifiant l'expérience générale (universelle) de la solitude sans avoir besoin d'identifier le sujet¹⁸.

Les différences d'usage des pronoms personnels (je, tu, vous, nous...) sont également très évocatrices des conceptions des rapports interpersonnels et des rapports au collectif. Ainsi des différentes formes d'usage du « nous » : en tagalog, *tayo* pour « nous » incluant l'interlocuteur, *kami* pour « nous » excluant l'interlocuteur, *kita* pour « nous » entendu comme « toi et moi » ; en arabe, il existe un pluriel duel (nous deux), etc.

L'existence d'une distinction tutoiement/vouvoiement et les arbitrages qu'elle génère sont également des facteurs potentiels de tensions entre locuteurs de langues différentes. La comparaison entre l'anglais et le français est à cet égard instructive :

La construction de la distance interpersonnelle : tutoiement, vouvoiement

« Chaque langue possède ses marqueurs de la relation et de la distance entre personnes. [...] Il suffit de penser au choix que les Anglais doivent faire lorsqu'ils s'adressent à un interlocuteur. Prénom ou nom de famille ? Voilà la question. Les Anglais utilisent volontiers le prénom pour s'adresser à leurs collègues de travail et réservent l'usage du nom de famille à des situations de grande formalité, lors de présentations officielles ou en présence d'un haut dirigeant qu'ils ne côtoient pas quotidiennement sur leur lieu de travail. La mauvaise interprétation de ces usages peut se trouver à l'origine de frustrations et de malentendus dans un sens comme dans l'autre. Dans les relations de travail, un Français attachera inconsciemment à l'usage du prénom un sentiment agréable de proximité et de complicité amicale, qui ne pourra que se changer en déception quand il découvrira que ses attentes n'étaient pas en correspondance avec la réalité de la situation. [...] Pour un Anglais, les prénoms ne renvoient pas à une relation personnelle privilégiée. [...]

Il est difficile pour un Anglais de choisir entre "tu" et "vous" dans les langues qui possèdent les deux formes d'adresse, puisqu'il n'a pas appris dans sa culture ni dans sa langue à évaluer les degrés de distance, de familiarité ou d'intimité selon les mêmes paramètres. [...] Confrontés à un choix trop difficile dans la langue française, la plupart des Anglais interrogés avouent privilégier une stratégie d'attente en utilisant systématiquement la forme de vouvoiement. »

Christine Geoffroy, in E. Davel, J.-P. Dupuis et J.-F. Chanlat (dir.), *Gestion en contexte interculturel...*, op. cit.

18. Exemple issu de l'ouvrage de Fred Jandt, *An Introduction to Intercultural Communication*, Oakland, Sage Publications, 2004.

Notons au passage que l'anglais ne s'en est pas toujours tenu au fameux « *you* » : on peut retrouver le « *thou* », plus solennel, dans les dialogues de Shakespeare, ou dans les écrits de la Bible. Contrairement à la France qui lui fait encore la part belle, beaucoup de langues se sont éloignées progressivement du vouvoiement : l'italien, l'espagnol, le suédois, etc.

La distance et l'expression d'une plus ou moins grande considération eu égard aux stratifications sociales ou par âge n'apparaissent pas seulement dans l'emploi d'un pronom ou l'usage du nom de famille, elles peuvent également apparaître dans la manière de conjuguer les verbes. C'est le cas, par exemple, de la langue coréenne.

Quand le verbe coréen est conjugué en fonction du statut de l'interlocuteur

« Dans la communication coréenne, on peut distinguer la relation entre le locuteur et l'orateur par l'utilisation de la grammaire et le niveau de parole. Quand on parle de quelqu'un d'un statut supérieur, on utilise généralement des noms spéciaux ou les terminaisons des verbes pour indiquer la supériorité du sujet. [...] Si vous parlez à quelqu'un qui est plus âgé, vous conjuguez le verbe d'une façon différente. Par exemple, si vous voulez dire à votre mère que vous allez à l'école, le verbe "aller" serait "gam-ni-da". Si vous dites à quelqu'un de votre âge, vous dites simplement "ga-yo". Enfin, si vous souhaitez dire à votre petit frère que vous allez à l'école vous ne dites que "ga". »

Témoignage d'une étudiante coréenne, Sciences Po, 2013.

QUESTION 116. LA LANGUE ET LE GENRE : QUELLES DISTINCTIONS FAIT-ON ENTRE LE MASCULIN ET LE FÉMININ ?

Les manières de distinguer les « genres » des mots sont très diverses. La logique du genre nous échappe parfois lorsque nous comparons le traitement du masculin et du féminin dans les différentes langues. Il arrive même que cette distinction de genres n'existe presque pas : de nombreuses langues n'expriment pas systématiquement la distinction entre masculin et féminin ; ainsi du coréen, du géorgien, du japonais, de l'arménien, du persan, de plusieurs langues bantoues¹⁹. Ainsi également du chinois, où le « genre » n'existe pas en tant que tel, et où un seul pronom personnel désigne « il » et « elle ».

Le fait de rendre masculin ou féminin des objets inanimés aurait-il un impact sur la manière dont nous les percevons, en France, en

19. Michel Malherbe, *Les Langages de l'humanité*, op. cit.

Espagne ou en Allemagne ? C'est ce qu'évoque avec humour le journaliste britannique Alex Taylor.

Le secret de la féminité d'une table

« Je me souviens toujours de mon ébahissement lorsque mon père m'expliqua que de votre côté de la Manche, les choses les plus inanimées étaient tout de même considérées comme disposant d'attributs masculins et féminins. Pour un petit garçon secoué par l'éveil de ses premiers frissons sexuels, cela me paraissait terriblement... osé ! Je scrutais la banale table de notre cuisine avec un intérêt renouvelé, impatient d'y déceler un soupçon d'élégance qui aurait prédisposé nos voisins à l'assimiler à la gent féminine. [...] Il n'est pas insensé de se demander si le fait de conférer aux objets des attributs, dont l'origine renvoie clairement à la différence entre les deux genres de notre espèce, ne leur confère pas certains traits inconscients. On a demandé par exemple à des germanophones et à des hispanophones de décrire des substantifs qui ne partagent pas le même genre dans les deux langues. Une "clé" est masculine en allemand, féminine en espagnol. Spontanément, les germanophones y associaient davantage des mots comme "dur, métal, utile", contrairement aux hispanophones qui, eux, voyaient quelque chose de "doré, brillant, minuscule". C'était tout le contraire lorsqu'il s'agissait d'un pont, féminin en allemand, masculin en espagnol. Les premiers l'associaient à des adjectifs comme "élégant, fragile, paisible", les Espagnols préférant "grand, dangereux, solide". »

Alex Taylor, *Bouche bée tout ouïe... ou comment tomber amoureux des langues*, op. cit.

Par ailleurs, nous avons, en Europe, tendance à limiter la définition du « genre » des choses au masculin ou au féminin. Pourtant, dans d'autres langues, ces genres sont bien plus spécifiques à la nature des objets désignés. Ainsi, le peul (Afrique occidentale) compose avec près de 24 « genres » ; le cantonais connaît des genres différents en fonction de la forme des objets (plats, cylindrique, etc.) ; les Indiens Navajos classent quant à eux les choses en fonction de leurs « degrés d'animation » (les humains restant dignement en première place). Enfin, certaines langues aborigènes d'Australie, comme le *gurr-goni*, peuvent même se vanter de posséder une quantité incroyable de genres, l'un d'eux étant réservé pour désigner les légumes comestibles (et, par un surprenant enchaînement de sens, le mot « avion »...)

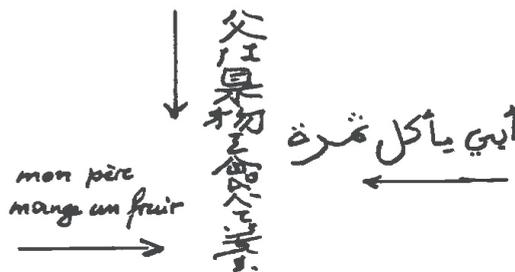
QUESTION 117. QUELLE EST L'INFLUENCE DES SYSTÈMES D'ÉCRITURE SUR NOS MODES DE PENSÉE ?

Le monde compte environ 25 systèmes d'écriture qui, loin de n'être que de simples outils de transcription, ont une influence non négligeable sur nos systèmes de pensée.

l'écart culturel Chine-Occident peut s'expliquer en partie par la profonde différence des deux écritures. «L'écriture logographique chinoise peint le sens et non le son, les signes qui la composent s'épellent à l'aide d'images et non de lettres. [...] Lire un caractère chinois revient à reconnaître un visage et à y associer un nom, alors que lire le mot d'une langue à écriture alphabétique revient à prononcer un nom qui pourra éventuellement évoquer un visage²⁰.» À noter par ailleurs que ce type d'écriture n'est pas sans influence sur la perception de l'espace. J. Bellassen montre par exemple que «tout caractère d'un même texte devant s'inscrire dans un espace carré de même dimension, l'exécution d'un premier trait d'un caractère comprend l'anticipation de l'ensemble, avec les phénomènes d'agrandissement et de réduction que cela peut supposer».



Écrire de droite à gauche (en arabe), de gauche à droite (dans les langues latines), du haut en bas (en chinois ou japonais traditionnels) a-t-il une influence sur les modes de pensée? Certains auteurs estiment que l'apparition de l'alphabet grec il y a vingt-huit siècles a marqué durablement nos visions du monde et en particulier notre relation à l'espace: dans nos représentations spatiales occidentales, le passé serait situé à gauche et le futur à droite. De fait, lorsqu'on cherche, en Europe, à désigner visuellement les notions d'«hier» et de «demain», nous avons naturellement tendance à les placer de gauche à droite, ou éventuellement derrière et devant nous. Les Japonais auront quant à eux plutôt tendance à désigner cet écoulement du temps sur une ligne verticale, le passé étant vers le haut, et le futur vers le bas.



Source: J. Poirier (dir.), *Histoire des mœurs*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1991.

20. Jin Siyan et Joël Bellassen, *Empreintes Chinoises. De Chine et de France, regards croisés*, Éditions Nicolas Philippe, 2005.

QUESTION 118. QUELS MALENTENDUS PEUVENT NAÎTRE DE LA PHONÉTIQUE ET DE LA FAÇON DONT L'AUTRE PRONONCE SA LANGUE ?

Une langue, c'est aussi un ensemble de sons, de variations de la voix, de manière de parler qui peuvent être source d'équivoque dans des rencontres où les personnes ne parlent et ne comprennent pas la langue de l'autre, mais l'entendent, avant que le traducteur fasse son travail.

Il n'est pas rare que des malentendus naissent d'une interprétation erronée de ce que notre oreille entend de la langue de l'autre, lorsqu'on découvre la manière dont ses locuteurs la prononcent, la « chantent », la susurrent ou la « crient ». Les Chinois, lorsqu'ils parlent très fort et d'une manière que nous jugeons hachée, ou rauque, sont-ils en colère ? La formidable vitesse de locution que nous percevons dans certaines langues du Sahel ou d'Afrique de l'Est signale-t-elle un rythme de pensée ou de comportement différent du nôtre ? On peut prendre conscience, en lisant l'encadré suivant, des conséquences graves que peuvent avoir ce genre d'interprétations hâtives.

L'insouciance des demandeurs d'asile ? Le magistrat face au ton des dépositions

« Dans les audiences d'une juridiction française d'appel statuant sur les cas de demande d'asile se produisent de graves incompréhensions à cause d'une raison en apparence toute simple : certains demandeurs racontent les horreurs qu'ils ont eu à subir sur un ton tellement réservé que cela passe, aux oreilles des juges, pour une forme d'inexpressivité et d'insouciance. C'est notamment le cas de beaucoup de Tamouls du Sri Lanka, de Népalais, de Tibétains, ou encore de Coréens du Nord. Les interprètes, qui connaissent évidemment les intonations et la manière de parler dans les langues de ces ressortissants, n'en sont pas étonnés, mais ce n'est pas toujours le cas de certains magistrats qui peuvent réagir avec humeur. La sentence dépend dès lors en partie de la propension des magistrats à tenter d'en savoir plus et à tenir compte d'usages, de modes d'expression, de narration, de sens des convenances, très différents des leurs, pour ne pas laisser ces écarts culturels faire écran entre eux-mêmes et les requérants. »

Témoignage d'un ancien rapporteur à la Cour nationale du droit d'asile.

Au-delà de ce que peut nous évoquer le rythme et la musique générale de la langue de notre interlocuteur, des différences importantes résident dans l'usage d'une plus ou moins grande diversité de tonalités, pour un son en apparence semblable. En effet, la plupart des langues ont bien plus recours à une diversité de tonalités que la langue

française. En mandarin, tous les « mots » étant monosyllabiques, et composés sur la base d'un nombre assez restreint de consonnes, ce sont bien les différentes tonalités qui vont souvent permettre de définir le sens de chaque mot/syllabe.

QUESTION 119. QUE NOUS DISENT LES DIFFÉRENCES LEXICALES SUR NOS VISIONS ET SUR LA DIVERSITÉ DE NOS CADRES DE VIE ?

Combien de mots l'autre met-il derrière mon mot, et inversement ?

Un des enjeux clés pour mettre en perspective sa propre langue est celui de l'équivalence lexicale : le fait que la quantité de mots disponibles pour dire ce que nous pensons être une même réalité n'est pas le même d'une langue à l'autre.

Un même mot peut avoir plusieurs sens très différents en français, un seul dans d'autres langues. Par exemple, notre mot « passion » peut désigner une souffrance (la passion du Christ), un dada (la passion des timbres-poste), ou très fort attachement (la passion amoureuse), tandis qu'en chinois, il ne renvoie qu'à l'un (le dernier) de ces trois phénomènes. En tagalog (Philippines), le même adjectif (*malungkot*) désigne à la fois « triste » et « seul », etc.

À l'inverse, il existe dans d'autres langues une variété lexicale très étendue pour un même mot français. En russe, on trouve cinq mots pour exprimer la violence. Dans la langue inuit il y a une grande abondance de mots pour désigner la neige (celle qui tombe, celle qui est à terre, celle qui est dans les traces, etc.). En arabe, on trouve des dizaines de mots pour désigner l'eau (celle qui coule, celle qui s'évapore...), des centaines pour le chameau, le lion, l'épée. Les Zoulous, quant à eux n'ont pas moins de 39 mots spécifiques, nous dit Richard Ellis²¹, pour désigner les différentes nuances de vert, le vert d'une feuille de chêne mouillée, le vert d'une herbe folle...

Cette diversité de mots pour désigner ce qui nous semble être une même réalité nous dit beaucoup sur la manière dont cette réalité est appréciée, prise en compte. L'importance de tel ou tel élément naturel, les caractéristiques du cadre de vie transparaissent dans la plus ou moins grande abondance lexicale des mots. Quant à l'absence, dans une langue, d'un mot important dans l'autre, elle traduit tout simplement une absence dans le vécu : comment traduire un mot sur une réalité ou un phénomène (la neige, les cerises, le blizzard...) dont on n'a pas l'expérience ?

21. Cité dans Michel Moral, *Le Manager global*, op. cit.

Ainsi le vocabulaire, dans sa plus ou moins grande « richesse », n'est-il qu'un reflet de la réalité et des mentalités, à un moment donné.

Remarquons enfin que dans certaines langues, une même chose peut être nommée différemment en fonction d'une série de facteurs extérieurs : Alex Taylor nous signale ainsi qu'« il existe des langues, rares certes, comme celle des Itsekiri au Nigeria dont le mot pour désigner des objets dépend de l'heure de la journée. Le sang, le feu ont des noms différents selon qu'on en parle le jour ou la nuit. Il y a d'autres langues, comme le yup'ik où le nom d'une chose change en fonction de la place qu'elle occupe dans le temps. Le mot pour "maison" a des formes différentes par exemple si l'on en parle au présent, au passé ou dans l'avenir. La même maison que j'habitais hier et que j'habiterai demain n'est pas considérée, et surtout pas nommée de la même façon²². »

Quels univers de sens, quelles équivoques derrière nos mots ?

Derrière un même mot apparemment simple, on trouve des sens qui varient sensiblement d'une culture à l'autre, comme l'a illustré la collection franco-chinoise « Proches lointains » (voir encadré), et comme nous l'avons montré tout au long de ce livre autour des concepts de temps, d'espace, de communauté, de hiérarchie, de travail, d'argent...

22. Alex Taylor, *Bouche bée tout ouïe... ou comment tomber amoureux des langues*, op. cit.

« Proches lointains » : mots chinois, mots français



La collection d'ouvrages « Proches lointains »* a mis en lumière les similitudes et les différences que l'on peut observer entre la France et la Chine dans le sens de certains mots supposés traduits, une fois qu'ils sont traduits : *l'architecture, la beauté, la mort, la nature, la nuit, le rêve, le voyage, le dialogue, la science, le goût, la famille, la sagesse, la passion...* Il s'agissait de demander à un écrivain chinois et à un écrivain français de se positionner par rapport à l'un de ces mots, de dire ce que pour eux il évoque, et comment, dans leurs cultures respectives, des philosophes, des politiques, des romanciers ou des poètes en ont parlé. Les livres sont ensuite édités dans les deux langues par une maison d'édition chinoise et une maison française.

Le « proche » de l'intitulé de la collection n'est pas usurpé. Autour des mêmes mots se révèlent des lieux de rencontre aussi troublants que l'existence, dans les deux civilisations, de ces « immaculées conceptions » des anciennes légendes chinoises, ou ces morts qui, en Chine comme en Europe, sont réputés « monter au ciel », ou encore cette fascination pour le trinaire : tout va par trois en Chine, y compris le *yin* et le *yang* qui ne sauraient se compléter sans le « Tàiji », principe suprême qui les unit. Tout par trois : le Ciel, la Terre et les Hommes, tout par trois mais « trois-en-un », cette clé de la recherche de l'harmonie qui rejoint ici clairement la tradition chrétienne de la Trinité.

D'un autre côté, le « lointain » saute aux yeux du lecteur. Alors que pour la plupart des auteurs français les mots ont une signification bien précise, les Chinois se réfèrent plus souvent à une multitude de sens dans leur interprétation. Ils donnent l'exemple de la *famille* qui, en Chine, peut signifier la société entière, voire la patrie, mais aussi la maison (comme foyer, toit, nourriture, bâtiment, forteresse, abri de l'âme...); l'exemple de la nature, non point, comme la voient la plupart des Français, série d'éléments expliqués et ordonnés par la science, mais ensemble dont le corps et l'âme de l'Homme font partie intégrante; l'exemple de la *nuit*, qui pour un Chinois excède largement la période entre le coucher et le lever du soleil...

Martine Laffon nous le rappelle : « Si pour un esprit occidental, le mot a le devoir d'être précis, de répondre à une définition qui l'enferme dans un sens bien délimité, pour beaucoup d'Extrême-Orientaux plus un mot est riche d'interprétations possibles plus il est ouvert et beau**. »

* Collection dirigée par Jin Syian, Yue Dai Yun et Catherine Guernier publiée en français aux éditions Desclée de Brouwer (Paris) et en chinois aux Presses littéraires et artistiques de Shanghai.

** Martine Laffon, introduction à son travail sur « les Mots du monde » - document interne.

Notons que les différences ne surgissent pas qu'entre langues « géographiquement » étrangères les unes aux autres. Selon les univers socioprofessionnels, le sens des mots diffère fréquemment ; se

présente alors la difficulté de faire dialoguer des langages techniques appartenant à des métiers différents. Chaque secteur – et chaque organisation – est à lui seul, selon l'expression de Bernard Gardin, « une usine à mot : les mots y naissent, s'y transforment²³ ». Chaque milieu professionnel invente ainsi des signes et des codes permettant de gérer ses activités, et des malentendus peuvent se produire, d'un milieu professionnel à l'autre sur des mots comme « intégration », « développement », « opérateurs », etc.

PRENDRE EN COMPTE LES DIFFÉRENCES

QUESTION 120. QUELS SONT LES DÉFIS DE LA TRADUCTION, QUEL RÔLE ATTRIBUE-T-ON AU TRADUCTEUR ?

Ce que nous avons dit des différences lexicales et de la variété des significations que l'on peut mettre derrière un même mot s'applique pleinement au mot même de... traduction, et nous donne une première idée des différentes représentations de l'acte de traduire. Dans beaucoup de nos langues occidentales, l'idée de traduire désigne, à l'origine, le fait de faire passer d'un lieu à un autre : *traducere* en latin puis *traduire* en français, *translate* en anglais, *übersetzen* (transposer) en allemand... La traduction, pour nous, est donc, comme le dit David Bellos, « le transfert du sens d'une langue dans une autre²⁴ ». C'est simple ! Mais éloignons-nous un peu : Bellos, après avoir décortiqué toutes les manières de nommer les traducteurs, dans la langue chinoise, selon leurs fonctions et leur affectation géographique, souligne qu'« au sein d'une culture plus ancienne que la nôtre [...] jamais personne n'a songé à expliquer "traduction" en termes de "transport du sens d'une langue dans une autre" ». L'une des principales significations du mot « traduction » en chinois est « échanger, c'est-à-dire prendre ce qu'on a en échange de ce qu'on n'a pas »...

Quant à la langue japonaise, elle nous offre une extraordinaire variété lexicale pour le mot « traduction », comprenant des mots différents selon qu'il s'agit d'une première traduction, d'une retraduction, d'une traduction de traduction, d'une mauvaise traduction, d'une traduction mot à mot, d'une « traduction pour le sens » ou encore de ces *chōyaku* (« traductions meilleures que le texte original »)... Quant au finnois ou au tok pisin (langue de Papouasie-Nouvelle-Guinée), ils proposent avec « tourner » une conception de la traduction qui

23. J.-F. Dortier (dir.), *Le Langage. nature, histoire et usage*, op. cit.

24. David Bellos, *Le Poisson et le bananier*, op. cit.

rejoint l'antique manière dont les Sumériens qualifiaient le traducteur : le « tourneur de langage »...

Les conceptions du rôle de la traduction – et du traducteur – varient donc assez largement, d'une culture à l'autre.

Le rôle attribué au traducteur dans différentes cultures

Pour les Britanniques, les Allemands, les Américains du Nord, les Scandinaves, et les Néerlandais, le traducteur doit [...] rendre compte de ce qui est dit dans une langue, précisément et sans déformation, à ceux qui parlent l'autre langue. Le traducteur est censé être neutre. Le traducteur est censé agir comme une boîte noire le fait à bord des avions. Il ne sert pas les intérêts de l'autre parti, qui peut chercher à jouer sur l'ambiguïté des mots.

Dans d'autres cultures, cependant, le traducteur a un autre rôle. Un traducteur japonais, par exemple, mettra souvent une minute ou davantage pour traduire une phrase d'anglais de 15 secondes. Il y aura souvent un long aparté entre le traducteur et l'équipe qui l'utilise, sur ce qu'ont dit précisément les autres. Le traducteur, du côté japonais, est l'interprète non seulement de la langue, mais aussi des attitudes, de ce que l'on veut dire et du contexte. Il a pour rôle d'aider sa propre équipe et peut-être même de la protéger contre les négociateurs de l'Ouest [...]. Le traducteur se tient tout à fait du côté de son équipe de négociateurs.

Fons Trompenaars et Charles Hampden-Turner, *L'Entreprise multiculturelle*, op. cit.

QUESTION 121. COMMENT TRADUIRE L'INTRADUISIBLE ?

Nous avons tous l'expérience de mots intraduisibles, ou difficilement traduisibles dans les langues que nous connaissons, s'agissant pourtant de mots relativement simples du langage courant : comment traduire *empowerment* en français, comment traduire « solidaire » en anglais ? Comment traduit-on « exotique » dans des pays que nous jugeons nous-mêmes « exotiques »... ? Dans ce domaine, notons par exemple que les états de tristesse, de mélancolie, ou d'ennui et toutes leurs nuances semblent parmi les mots les plus spécifiques à chaque langue, et de ce fait, les plus intraduisibles. C'est le cas de la fameuse *saudade* des Brésiliens (mélancolie, spleen, etc.), du *litosht* des Tchèques (tourmente, remord, deuil, etc.), de la *toska* des Russes (mélancolie, angoisse, lassitude, etc.), ou encore, bien qu'un peu différente du *sisu* des Finlandais (dureté, dépit et détermination).

Deux attitudes peuvent être adoptées quant à ce problème :

– renoncer à la traduction du mot et le laisser dans sa langue originale dans le texte ou dans le langage (pratique très courante dans

certaines langues africaines, le lingala par exemple), ou encore lui donner une forme ou une sonorité proche de sa propre langue ;

– admettre que les mots ne peuvent être traduits sans interprétation et sans une bonne connaissance du contexte qui les a peu à peu façonnés. Il s'agit de réunir « toute une constellation de significations, historiques et contextuelles, que le traducteur expérimenté va mobiliser et négocier [...]»²⁵.

Le problème du traduisible/intraduisible se pose en particulier lorsqu'on pense que des textes à portée supposée transnationale peuvent être traduits sans équivoque par des professionnels. La traduction de textes juridiques pose un problème particulièrement épineux, mais on peut aussi noter à partir de l'exemple suivant que même des textes militants, non juridiques, supposés à portée universelle sont beaucoup plus difficilement traduisibles qu'on ne le croit :

Traduire un texte à vocation internationale

Dans les années 1990, l'Alliance pour un monde responsable, pluriel et solidaire s'est appuyée notamment sur un document fédérateur traduit en une vingtaine de langues, allant du mandarin à l'anglais en passant par le malais ou le maori.

Les mois passant, des commentaires de plus en plus intrigués sont venus de divers pays sur le degré de pertinence de ce texte par rapport aux réalités locales. Les initiateurs se sont aperçus que les traducteurs butaient sur un nombre considérable de mots, à l'image du terme *déséquilibre*. Les protagonistes de l'Alliance étaient très préoccupés par la question des déséquilibres écologiques, économiques, sociaux de la planète. Mais un Européen et un Chinois ne s'entendent pas si facilement sur ce terme, franchement péjoratif chez nous, alors que chez les Chinois avec les concepts de *yin* et de *yang*, le déséquilibre est plus une opportunité qu'un danger... Quant au traducteur peul, il expliquait que « le déséquilibre constitue l'essentiel de la diversité de l'Humanité ; le déséquilibre est perçu comme la base de l'interdépendance qui est nécessaire au maintien des rapports sociaux. »

Tiré de Édith Sizoo, *Ce que les mots ne disent pas...*, *op. cit.*

QUESTION 122. COMMENT PRENDRE EN COMPTE LA QUESTION DU STATUT ET DE LA POSITION DU TRADUCTEUR ?

Dans nos expériences professionnelles ou personnelles, nous sommes nombreux à constater – parfois à déplorer – la dépendance vis-à-vis des traducteurs et des interprètes. Avoir recours à leurs

25. Entretien de François Ost réalisé par Nicole Bary, « La traduction et le multilinguisme », *Études*, 2012/12, tome 417.

services nous expose, quelle que soit leur compétence, à de possibles biais dans l'échange, pour des raisons très diverses : différence de statut, au moins dans les zones économiquement précaires, entre l'interprète et les « interprétés », le premier étant souvent mieux rémunéré que les seconds ; défiance des seconds, également par rapport au premier, qui est l'un des leurs et à qui l'on n'a pas forcément envie de tout raconter ; perplexité à l'égard d'un interprète qui contracte notre propos (traduction bâclée ? tabou ?) ou au contraire le développe à l'infini (qui parle, lui ou moi ?), dont nous avons l'impression qu'il ne nous traduit qu'une partie de ce que disent nos interlocuteurs (censure ? besoin de ne dire que ce qu'il pense que nous voulons entendre ?)...

En réalité, la traduction est une arme. François Ost nous rappelle que « l'histoire en fournit des exemples : ainsi de Rome quand elle s'appropriait les poètes et dramaturges grecs, ou de la France du xvii^e siècle quand elle "polissait" en langue de cour la littérature étrangère qu'elle traduisait²⁶ ». Et ceci ne s'observe pas seulement au niveau des politiques des États, mais aussi, comme l'illustre l'anecdote tanzanienne rapportée dans l'encadré suivant, au niveau local, dans des rencontres ou des projets territoriaux où la traduction devient une arme de mise au pas.

26. Entretien de François Ost réalisé par Nicole Bary, « La traduction et le multilinguisme », *Études*, 2012/12, tome 417.



Quand la traduction détourne le message pour le rendre « politiquement correct » : une histoire tanzanienne

«Après quelques années de résidence en Tanzanie, j'ai commencé à saisir comment l'élite anglophone pouvait manipuler les propos des dirigeants paysans en passant d'une langue à l'autre. Étant devenu swahilophone, j'ai d'ailleurs souvent servi d'interprète pour des dirigeants paysans. Dix ans après avoir quitté le pays, j'ai retrouvé, dans une convention internationale en Tanzanie sur la recherche agricole une dirigeante paysanne que j'avais connue autrefois. Officiellement invitée à prendre la parole au nom de son mouvement [...] elle a souhaité que je sois son interprète afin que ses propos ne soient pas arrangés pour faire plaisir au gouvernement ou aux bailleurs de fonds. L'assemblée a ri de sa justification et pris cela pour une boutade et je me lançai dans la traduction de son propos. Les organisateurs, un peu gênés, approchèrent rapidement un universitaire tanzanien qui prit le relais lors de sa deuxième intervention par ailleurs très provocatrice. Et comme elle l'avait prédit, ce dernier, dans le souci de rendre le propos agréable à une assemblée internationale, s'est mis à reformuler au lieu de simplement traduire, pour finalement finir sur un propos mièvre qui ne reprenait même plus la question provocante qui concluait l'intervention. Comme personne ne réagissait, la dirigeante paysanne a très vite compris que ses propos n'avaient pas été traduits en anglais comme elle avait eu la force de les prononcer en swahili. Je me suis alors demandé comment dénoncer cette traduction prononcée par une docte autorité. Personne ne semblait avoir relevé la forfaiture. La paysanne me regardait, se sentant trahie et prise au piège. Je m'en suis alors sorti en demandant la parole, en faisant un peu d'humour et en intégrant dans mon intervention la provocante question que la paysanne adressait à l'assemblée, mot pour mot et dans les deux langues pour que tout le monde comprenne ce qu'elle avait voulu dire. À la fin de la conférence, le ministre de l'Agriculture a souhaité la rencontrer, et les journalistes se pressaient autour d'elle. Les organisateurs lui ont présenté leurs excuses.»

Témoignage d'un ancien coopérant français en Tanzanie.

Pour aller plus loin

sur le rapport à la langue

Ouvrages

- › Aroneanu (Pierre), *L'Amiral des mots*, Paris, Alternatives, 1996
- › Bellos (David), *Le Poisson et le bananier*, Paris, Flammarion, 2011
- › Benabdelali (Abdessalam), *De la traduction*, édition bilingue en langues arabe et française, Casablanca, Éditions Toukbal, 2006
- › Blanche-Benveniste (Claire), *Université de tous les savoirs. Le cerveau, le langage*, le sens, vol. 5, Odile Jacob, 2002
- › Cassin (Barbara) (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil-Le Robert, 2004
- › Collection « Les mots du monde », dirigée par Nadia Tazi aux éditions La Découverte : *L'expérience, L'identité, et Masculin-féminin*
- › Collection « Proches Lointains », dirigée par Jin Siyan et Catherine Guernier, éditions Desclée de Brouwer (version française), Presses Littéraires et artistiques de Shanghai (version chinoise). 18 titres parus depuis 1999 : *La mort, Le rêve, Le goût, La nature, La famille, L'enfance, La lecture, Le ciel, L'arbre, La science, La passion, Le dialogue, Le voyage, La sagesse, La beauté, L'architecture, Le voyage, La nuit*
- › Dortier (Jean-François) (dir.), *Le Langage. Nature, histoire et usage*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, 2001
- › Glissant (Edouard), *L'Imaginaire des langues. Entretien avec Lise Gauvin (1991-2009)*, Paris, Gallimard, 2010
- › Heine (Bernd) et Nurse (Derek) (dir.), *Les Langues africaines*, Paris, Karthala/AUF, 2004
- › Humboldt (Wilhelm von), *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Paris, Seuil, 2000
- › Irrmann (Olivier), *L'Analyse interculturelle en gestion, une approche interactionniste*, in E. Davel, J.-P. Dupuis et J.-F. Chanlat, *Gestion en contexte interculturel...*, op. cit.
- › Jandt (Fred), *An Introduction to Intercultural Communication*, Oakland, Sage Publications, 2004
- › Kersaudy (Georges), *Langues sans frontières. À la découverte des langues de l'Europe*, Paris, Autrement, 2001
- › Kristeva (Julia), *Le Langage cet inconnu. Une initiation à la linguistique*, Paris, Seuil, 2001
- › Ladmiral (J.-R.), Lipianski (E.-M.), *La Communication interculturelle*, Paris, Armand Colin, 1990
- › Malherbe (Michel), *Les Langages de l'humanité*, Paris, Robert Laffont, 1995
- › Ost (François), *La Traduction et le multilinguisme*, entretien réalisé par Nicole Bary, Études, 2012/12, tome 417
- › Ricœur (Paul), *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004
- › Sizoo (Édith), *Ce que les mots ne disent pas. Quelques pistes pour réduire les malentendus interculturels*, Paris, Éditions Charles Léopold Mayer, 2000
- › Taylor (Alex), *Bouche bée tout ouïe... ou comment tomber amoureux des langues*, Paris, JC Lattès, 2010
- › Wismann (Heinz), *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, 1992



Pour aller plus loin

sur le rapport à la langue (suite)

Liens

- › <http://wordswithoutborders.org>, voir l'article « Beyond between: Translation, ghosts, metaphors », 2009
 - › L'aménagement linguistique dans le monde (Jacques Leclerc), www.axl.cefaf.ulaval.ca
-